

# LA NOTION DE GRAMMAIRE *USAGE-BASED* CHEZ LANGACKER. EMERGENCE ET DÉVELOPPEMENT

Jean-Michel FORTIS\*

## 1. Introduction

Le propos de cet article est de retracer l'évolution qui a mené Langacker de la grammaire générative à la grammaire cognitive, et d'expliquer pourquoi cette évolution a abouti à une conception empiriste de la grammaire, fondée sur l'observation de l'usage et l'extraction de régularités et schémas abstraits.

Cette linguistique fondée sur l'usage s'est élaborée en opposition au modèle génératif, plus précisément à l'idée que le cœur de la grammaire est computationnel et syntaxique, fondamentalement simple, élégant et efficace, les irrégularités étant reléguées au lexique et le rôle de la sémantique prudemment circonscrit.

Nous verrons par quelles voies est passé l'abandon du modèle génératif. Il s'est agi d'une contestation progressive, interne au modèle d'abord puis, après la chute de la sémantique générative, de la réélaboration d'une théorie fondée sur le signe et la relation de dépendance.

## 2. Le contexte scientifique

Langacker arrive sur la scène linguistique à une époque où la grammaire générative a, dans la linguistique théorique, une position hégémonique. Sa thèse, un essai de grammaire transformationnelle du français, est dirigée par Robert Lees, lui-même premier doctorant de Chomsky et auteur d'un ouvrage influent sur les nominalisations (Lees, 1960).<sup>1</sup>

Comme d'autres de ses contemporains, Langacker voit initialement dans la grammaire transformationnelle plus qu'une alternative au structuralisme américain. Soutenant sa thèse une année après *Aspects of the Theory*

---

\* Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques  
Université Paris 7

of *Syntax* (Langacker, 1966), il a vu dans le générativisme l'occasion de réintégrer la sémantique et la cognition dans la syntaxe. Quelques années plus tard, après avoir répété à l'adresse des Bloomfieldiens le couplet anti-behavioriste habituel, il saluait l'arrivée de la grammaire générative dans ces termes :

« In recent years, linguists have recognized that meaning and syntax are crucial to an understanding of language. (...) They have also recognized that language is basically a psychological phenomenon, one that cannot be studied fruitfully just by observing linguistic behavior » (Langacker, 1973 [1967] : 10).

L'idée que la grammaire générative, telle que la voyait Chomsky, allait enfin mettre la sémantique et la cognition au cœur de la grammaire était le fruit d'un malentendu, que sous-tendaient deux conceptions divergentes, mais non clairement reconnues telles jusqu'en 1967, de la linguistique.<sup>2</sup> La conséquence fut l'éclatement du camp générativiste entre les tenants de la sémantique générative et les partisans de la sémantique interprétative. Huck et Goldsmith ont bien décrit la teneur de cette divergence :

« differences between the Generative Semantics program and the Interpretive Semantics program can profitably be viewed against the backdrop of a longstanding tension in modern linguistics between mediational and distributional orientations of grammar. A mediational orientation is one that sees grammar as linking inner thought and outer form and that takes the task of the linguist to be the discovery of the nature of that link. A distributional orientation sees grammar as determining the patterning of linguistic units and takes the task of the linguist to be the discovery of principles governing that patterning, both in individual languages and cross-linguistically » (Huck & Goldsmith, 1998 : 345-346).

Il est remarquable que Langacker, comme Lakoff, et dans une certaine mesure Talmy (1972), ait rejoint le mouvement de la sémantique générative et adopté une position théorique en rupture avec la sémantique interprétative. La sémantique générative est clairement une des origines de la linguistique cognitive.

### **3. L'abandon du modèle génératif**

La contestation de la théorie générative passe par la reconnaissance progressive de plusieurs points fondamentaux : (1) les structures linguistiques sont au moins partiellement idiomatiques ; (2) les structures sous-jacentes sont sémantiques ; (3) il n'y a pas de synonymie entre structure sous-jacente et structure dérivée ; enfin, (4) la structure des formes telles qu'elles apparaissent en surface est motivée.

Ces points, que nous allons examiner dans les sections qui suivent, ont été établis à partir de travaux qui se déploient dans quatre directions principales : la description transformationnelle des énoncés interrogatifs (influencée par Katz, Postal et Chafe) et possessifs ; les règles de mouvement et l'anaphore ; les langues uto-aztèques ; les auxiliaires et le passif (en partie dans le but de fournir une explication unitaire au passif anglais et à des constructions uto-aztèques).<sup>3</sup>

### 3.1. Sur l'idiomaticité des structures

Lorsqu'il traite des énoncés interrogatifs, Langacker se situe dans le cadre théorique de Katz & Postal (1964). Rappelons aussi brièvement que possible la teneur de cette théorie.

Katz et Postal identifient le niveau sur lequel porte l'interprétation sémantique d'un énoncé à l'indicateur syntagmatique sous-jacent antérieur à toutes les transformations (*underlying phrase marker*). Leurs arguments se fondent en particulier sur l'idée que les relations grammaticales doivent être récupérées au niveau où les énoncés sont mis sous forme canonique, c'est-à-dire à la voix active. Seules ces structures sous-jacentes permettent de retrouver la structure en constituants, ou de rétablir les éléments effacés et permutés (Katz et Postal, 1964 : 33s).

Pour que l'interprétation sémantique opère sur l'indicateur syntagmatique sous-jacent, il est nécessaire qu'aucune transformation ne puisse ensuite altérer le sens obtenu. Telle est essentiellement la teneur du principe de Katz-Postal : les transformations laissent le sens inchangé. Or, il y a des transformations qui ne préservent pas le sens. Ce sont notamment les transformations négative, interrogative et impérative. L'impératif, par exemple, ne préserve pas le sens de la déclarative sous-jacente. Pour résoudre cette difficulté, Katz et Postal postulent des marqueurs abstraits présents dans l'indicateur sous-jacent, et qui servent à coder la négation, l'impératif ou l'interrogation. Ils considéreront ainsi que la séquence sous-jacente à [1a] sera [1b], que la séquence sous-jacente à [2a] sera [2b], où I est le marqueur d'impératif, Q le marqueur d'interrogation, et wh le marqueur indiquant la portée de l'interrogation (Katz & Postal, 1964 : 74-120). En [2b], l'interrogation porte sur « l'adverbe de phrase » profond 'either yes or no'. La paraphrase de [2b] est donnée en [2c] :

- [1] a. Drink the beer !  
b. I you Present will drink the beer.
- [2] a. Will you go home ?  
b. Q wh yes/no you will go home ?  
c. I request that you answer whether yes or no you will go home.

Initialement, Langacker (1965) reprend en partie cette théorie. Une suite de transformations lui permet par exemple de dériver *Quel tableau Henri préfère-t-il ?* de *wh Henri préfère quelque tableau*. Toutefois, la productivité de ces dérivations est, admet-il, limitée. Par exemple, dans son article de 1973, il dérive les constructions françaises en *qu'est-ce (que) / (qui)* de constructions déclaratives clivées du type *wh c'est (que) / (qui)* (Langacker, 1973b). Mais les structures clivées ne sont pas toujours équivalentes aux interrogatives correspondantes : *ce n'est pas Jeanne qui est là* est acceptable mais *qui n'est-ce pas qui est là* ne l'est pas. De plus, certaines interrogatives ont un sens idiosyncrasique : si *who's afraid of Liz Taylor* est équivalent à *no one is afraid of Liz Taylor*, ce n'est plus le cas quand l'interrogative est subordonnée (*I know who's afraid of Liz Taylor* ≠ *I know that no one is afraid of Liz Taylor* ; 1973b : 54-5). Cette non équivalence entre structures censées dériver l'une de l'autre est considérée comme le symptôme que la construction interrogative est *idiomatique* : son comportement et son sens ne sont que partiellement prédictibles de sa structure sous-jacente.

### 3.2. Les structures sous-jacentes sont sémantiques

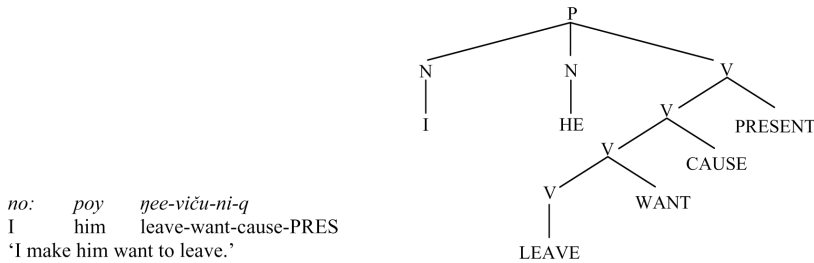
Chez Katz et Postal, Q est un élément non sémantique destiné à déclencher un processus formel. Or, l'existence d'un tel marqueur suscite beaucoup de réticences chez Langacker. Sans qu'il soit possible ici de détailler ses arguments, on peut dire qu'ils convergent vers l'idée que Q est éliminable en faveur de structures sous-jacentes qui ont une paraphrase sémantique. La différence de point de vue apparaît clairement lors d'une discussion qui l'oppose à Baker (1970). Baker expliquait l'inacceptabilité de [3] par le mouvement de *who*, qui aurait dû absorber l'opérateur Q sous-jacent à *whether* :

[3] \* We're not sure whether who Bill saw.

Pour Langacker, si [3] est inacceptable, c'est parce que la phrase est à la fois une interrogative partielle et totale. De ces deux types d'interrogation, Langacker propose des paraphrases qu'il considère manifestement comme des représentations sémantiques profondes.<sup>4</sup>

Cette attitude se reflète aussi par une proximité croissante avec la sémantique générative. Dès 1968, dans un article transformationnaliste sur la possession en français, Langacker instille de la sémantique dans les représentations profondes. Il s'agit en l'occurrence des cas profonds Objectif et Datif (repris de Fillmore, 1968), qu'il emploie pour dériver les constructions en *être* et *avoir* (*le livre est à moi / j'ai le livre*). L'allégeance aux principes de la sémantique générative est proclamée pour la première fois dans une discussion portant sur la génération des noms de parenté (1969). Langacker produira ainsi jusqu'en 1975 des études dans

le cadre de la sémantique générative. Son analyse des verbes complexes uto-aztèques par la transformation de *predicate raising* (1973a) introduite par McCawley (1971, à la suite de Morgan, 1969) l'illustre pleinement. L'indicateur sous-jacent ci-après (Langacker, 1973a : 478), qui précède immédiatement la lexicalisation et fait suite à la montée de HE et des prédicats LEAVE, WANT et CAUSE dans le prédicat PRESENT, montre que la portée des prédicats (donc la composition des signifiés) est reflétée par leur enchâssement (donc par la composition des signifians qui vont lexicaliser ces prédicats profonds) :



**FIG. 1 : Indicateur sous-jacent de l'énoncé Luiseño**

Cette approche nous mène déjà en direction d'une linguistique du signe, où la composition des signifiés marche en parallèle avec la composition des signifians.<sup>5</sup>

### 3.3. De la motivation à l'iconicité des structures de surface

Dans son étude sur les règles de mouvement (montée du sujet, du prédicat et de la négation, *tough-movement*<sup>6</sup>), Langacker s'attache à montrer que ces règles ont une fonction, qui est de faire varier la saillance relative d'un élément de ce qu'il appelle le contenu objectif (*objective content*) d'une proposition (Langacker, 1974b). La saillance d'une proposition (*objective content*) est fonction du nombre de ses éléments qui sont dans la proposition principale. Soit par exemple [5], issu de [4] par montée du sujet *Marvin*. Etant constituant de la principale dans [5], *Marvin* y accède à une saillance plus élevée :

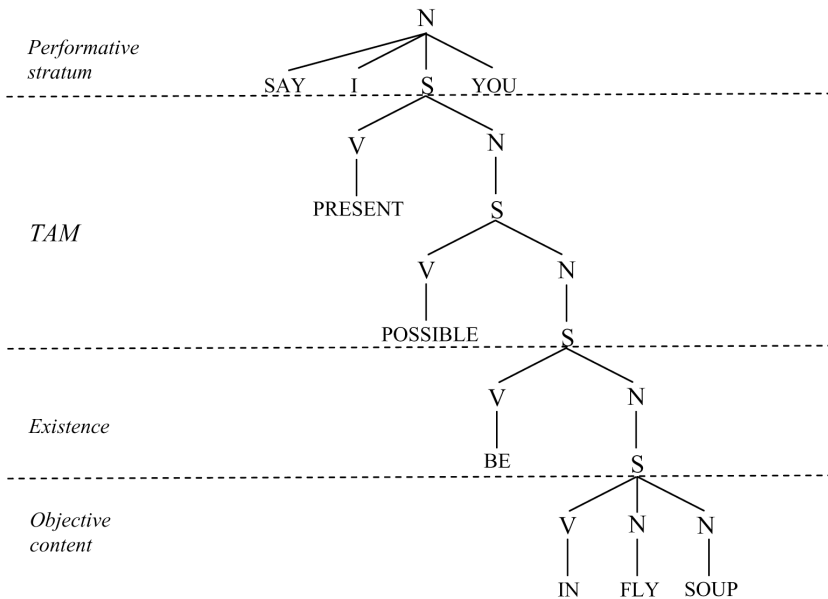
[4] I believe that Marvin is a fool.

[5] I believe Marvin to be a fool.

L'hypothèse permet aussi d'expliquer pourquoi des composants sont grammaticalisés (comme les temps, aspects et modalités) ou effacés (comme les verbes performatifs profonds de la sémantique générative) : les morphèmes grammaticaux ou  $\emptyset$  permettent d'éviter de placer le contenu objectif en relation de subordination au contenu grammatical, et "élèvent" donc

le contenu objectif au niveau de la principale. Ces variations de saillance fournissent une justification intrinsèque aux formes de surface. Par contre-coup, les structures sous-jacentes perdent de leur nécessité. Cette évolution est confortée par l'étape qui succède à la période de la sémantique générative, mais en porte encore distinctement la marque, je veux parler de la théorie de la stratigraphie fonctionnelle, introduite en 1975.

Pour de multiples raisons, qui tiennent à l'analyse comparative du passif en anglais et dans des langues uto-aztèques et à la sémantique des auxiliaires (Fortis, 2010b), Langacker propose de décomposer les énoncés en strates successives. La figure ci-après illustre son analyse de *a fly may be in the soup* :



**FIG. 2 : représentation de *a fly may be in the soup* dans le modèle stratigraphique (Langacker, 1976 : 102)**

Le niveau performatif reprend les verbes performatifs profonds couramment postulés en sémantique générative depuis Ross (1970). Le niveau existentiel correspond essentiellement à une classification des verbes en trois types, les états (notés « BE »), les procès (« DO<sub>p</sub> ») et les actions (procès agentifs, « DO<sub>A</sub> »), selon une typologie que Langacker emprunte à Chafe (1970). Le contenu objectif est la couche la plus enchâssée, que viennent déterminer les strates supérieures, peut-être aussi en écho à Fillmore (1968, qui distinguait quant à lui Proposition et Modalité). Le modèle a une parenté évidente avec les analyses de la sémantique générative.

Pour notre propos, l'important est que cette stratification sert de patron universel dont l'organisation en couches va être caractérisée comme iconique. Langacker (1978) va ainsi rapporter la stratification au « regard » subjectif d'un Ego sur une situation, regard qui pénètre des couches d'objectivité croissante pour parvenir au cœur propositionnel de l'énoncé (*l'objective content*). Ce parcours ou « trajet épistémique » (*epistemic path*) qui mène de la situation d'interlocution (ou *Ground*) au contenu objectif est à l'évidence décrit en termes spatiaux (*path*), d'où le nouveau nom que prend à cette étape la théorie, la « Grammaire Spatiale » (*Space Grammar*).<sup>7</sup>

Sur la figure ci-dessous, on voit que la nouvelle stratification reprend essentiellement l'ancienne, à ceci près que la couche performative est maintenant dénommée *Ground* et le niveau des temps et modalités qualifié d'*epistemic*.

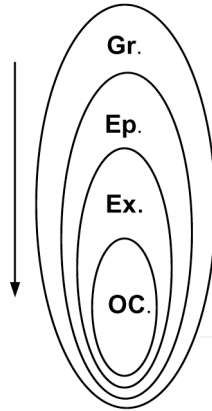
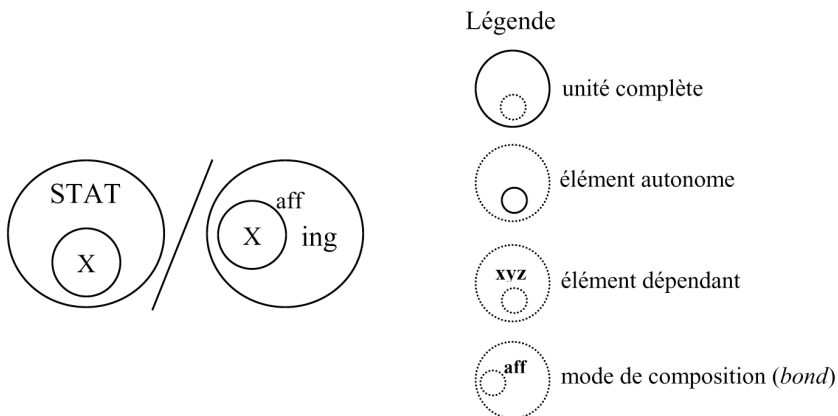


FIG. 3 : *epistemic path* (adapté, d'après Langacker, 1978 : 854)

La structure de surface reflète-t-elle pour autant cet ordre iconique ? Soit l'énoncé *he might be running*. Le niveau performatif y est implicite, *might* renvoie au mode et à la modalité (couche épistémique), *be ...-ing* à la stativité (couche existentielle) et *run* au contenu objectif. Une distorsion est introduite au niveau de la stativité puisque son expression est discontinuée et qu'un des morphèmes (*-ing*) suit le morphème de contenu objectif *run*. Langacker propose alors d'analyser la composition de l'énoncé en relations de dépendance entre morphèmes. Chaque morphème est une unité biface, dont la face signifiante spécifie le mode de composition morpho-syntaxique, tandis que la face signifiée exprime le corrélat sémantique de cette composition. Sur la figure ci-dessous, la face signifiée exprime que le morphème *-ing* est statif et sémantiquement dépendant d'un contenu X. La face signifiante spécifie son mode de composition, en l'occurrence affixal.



**FIG. 4 : Le signe dans la Grammaire Spatiale (adapté de Langacker, 1978 : 860)**

Dans ce modèle, la composition entre signes est fondée sur leur valence. Il est donc naturel que Langacker centre désormais l'analyse morphosyntaxique sur le verbe, qui est en outre le support par excellence des strates traversées par le « trajet épistémique ». De fait, durant cette période de la fin des années 70, certaines représentations syntaxiques sont proches des « stemmes » de Fillmore (1968), lui-même inspiré par Tesnière, que Langacker connaît par ailleurs : le prédicat occupe le nœud supérieur et les arguments, de statut égal, rayonnent à partir de ce nœud (Langacker 1979).

### 3.4. La mise en question de la synonymie entre transformés

La mise en question de la synonymie entre énoncés transformés est un préalable à l'idée que chaque structure formelle a un sens *sui generis*, que chaque langue projette sa propre image conventionnelle du monde, et que les associations entre formes et sens sont comprises une par une.

Dans le modèle stratigraphique, le fait de distinguer à un niveau profond BE et DO implique de ne plus pouvoir dériver *avoir* ou *have* d'un *être* ou *be* profonds, ainsi que Langacker le faisait auparavant pour les énoncés possessifs. En outre, des considérations typologiques conduisent Langacker à affiner l'analyse sémantique de *avoir* et *être* (ou de leurs équivalents dans d'autres langues). Il distingue ainsi les constructions avec *avoir* / *have* (ou *posséder*, *tenir*, *porter*...), où le verbe implique un degré plus ou moins grand d'activité de la part du sujet, et, d'autre part, les constructions avec *être*, où viennent se ranger par exemple les constructions locatives et les diverses lexicalisations de ces constructions dans les langues du monde (*le livre est à / de / chez / avec moi* etc. ; Langacker, 1975 : 383). Dans ces



dernières constructions, le possesseur a le statut d'un *point de référence* par rapport auquel le possédé est situé (1975 : 384-5). Il s'ensuit que *I have the book* et *the book is by me* « have distinct semantic representations even though they are functional paraphrases. They invoke slightly different metaphors to encode essentially the same conceptual situation » (1975 : 385). Les prédicats profonds ont ainsi un halo métaphorique, qui interdit de considérer qu'ils produisent des énoncés strictement équivalents.

Malgré ces nuances sémantiques qui empêchent de considérer des phrases transformées comme synonymes, Langacker ne renonce pas immédiatement aux verbes profonds BE, DO<sub>p</sub> et DO<sub>A</sub>. Il reconnaît pourtant clairement que la présence d'un DO<sub>A</sub> profond dans la structure d'un verbe ne permet pas de prédire le comportement du verbe vis-à-vis de divers tests d'agentivité. Il y a en fait plusieurs formes d'agentivité verbale (Langacker, 1975 : 368).

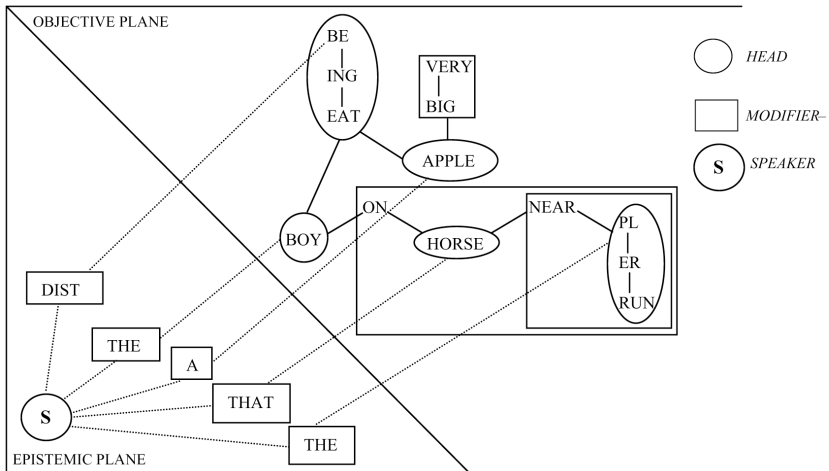
Ce n'est qu'un peu plus tard que le caractère incommensurable des associations formes-sens, à l'intérieur d'une même langue ou entre langues, va servir d'argument pour une linguistique fondée sur l'usage. Dans son article de 1976 sur la relativité linguistique, cette incommensurabilité vient étoffer la thèse qu'on ne peut passer d'un morphème à une décomposition en primitives et de là à un calcul du sens. Un morphème d'une langue donnée associe plutôt une forme à un sens idiosyncrasique. Ainsi, l'anglais *water* n'est équivalent ni au mot hopi *k#yi* ('eau dans un récipient') ni à *paahi* ('eau à l'état libre'). Toute paraphrase de *k#yi* en PRED<sub>x</sub> (WATER<sub>x</sub>) impose une syntaxe "profonde" sur un mot qui, en hopi, en est dépourvu et constitue ainsi une unité sémantique (Langacker, 1976 : 332-7). Retraire ces mots hopis en "primitives" basées sur l'anglais augmenterait leur potentiel computationnel, mais de manière illégitime. Bien sûr, Langacker ne nie pas la compositionnalité sémantique, mais il souligne qu'elle laisse partiellement échapper le sens (par ex. le halo métaphorique) et est contrainte par le découpage du monde qu'opère une langue particulière.

#### 4. L'éclatement du modèle génératif

Les vestiges du modèle génératif sont les strates de la Grammaire Spatiale. Celles-ci concernent par excellence les prédicats verbaux, mais aussi partiellement les constituants nominaux. En effet, les constituants nominaux sont eux aussi rapportés à la situation d'interlocution, non pas, comme les verbes, par le biais de déterminations temporelles et modales, mais en tant que leurs référents sont identifiés des interlocuteurs. Les marques de cette identification sont les déterminants (articles et démonstratifs). Or, Langacker analyse les marques temporelles et modales ainsi que les articles et démonstratifs comme des déterminations « épistémiques ». La couche

épistémique ne chapeaute donc plus seulement le verbe. Il s’ensuit un éclatement d’une strate de la Grammaire Spatiale.

Une solution consiste à représenter un énoncé comme relevant de deux plans : le plan du contenu objectif (*objective plane*) et le plan dit “épistémique” (*epistemic plane*). La figure ci-après prend acte de ce nouveau développement. Les dérivations de style génératif et fondées sur la constituance ont disparu. Les signes sont en relation de dépendance (noter que DIST est mis pour distal par rapport au présent, c’est-à-dire ici passé) :



**FIG. 5 : Représentation de *The boy on that horse near the runners was eating a very big apple* (Langacker, 1979 : 117)**

Ce type de représentation avalise l’abandon de la conception générative, dérivationnelle, et met provisoirement entre parenthèses la constituance. Or, dans la conception que s’en fait Langacker, le dépassement du modèle “calculatoire” de génération des projections est un préalable à l’émergence de la linguistique fondée sur l’usage.

## 5. Le statut du verbe

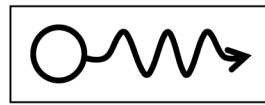
Suivant en cela Chafe (1970), Langacker considère, à partir des études de 1979 et 1981, que les catégories du nom et du verbe sont des représentations sémantiques abstraites, respectivement PROCES et CHOSE.<sup>8</sup> La caractérisation du verbe en général comme PROCES a exigé que soient finalement distingués le verbe en tant que tel, comme mode de donation processif d’une situation, et les verbes profonds BE, DO<sub>P</sub> et DO<sub>A</sub>. Cette distinction est acquise à partir de l’article de 1981. La caractérisation du nom comme CHOSE a une conséquence importante pour la grammaire. Le

verbe, ou tout autre prédicat, inclut au moins une place non saturée pour le sujet (sauf les verbes impersonnels sans sujets etc.), et éventuellement pour d'autres arguments. Cette place, nommée *elaboration site*<sup>9</sup>, impose une restriction de sélection très générale, à savoir que l'argument en question soit nominal. Langacker en conclut qu'une place non saturée pour un nom a pour contenu la représentation abstraite CHOSE (pour ne pas parler ici des déterminants). Par rapport au verbe, la phrase est donc endocentrique, au sens où son "profil" est identique à celui du verbe.

Le fait que le verbe, ou tout autre prédicat, soit analysé comme contenant au moins un nom abstrait (ou "schématique") rend inadéquates les représentations de style stématique des structures syntaxiques (y compris les représentations comme celle de la figure 5). En effet, dans ces représentations, le site de spécification (*elaboration site*) d'un prédicat n'apparaît pas. Il faut voir là l'une des raisons pour lesquelles Langacker va privilégier la représentation de la figure 7 au détriment de celle de la figure 6. La figure 7 exhibe à la fois le mode de donation processif du verbe (la flèche en gras) et le site de spécification (le cercle).



FIG. 6



RUN

FIG. 7

Ce qui vient d'être dit pour les prédicats s'étend bien sûr aux autres structures dépendantes, par exemple le morphème du pluriel *-s*, qui contient également un site de spécification identifiable comme la représentation abstraite CHOSE, dont le corrélat phonologique est  $\emptyset$ . Dans la terminologie de Langacker, [N PL] ou [N RUN] sont des *schémas*, dont les faces significatives sont [ $\emptyset$ -s] et [ $\emptyset$  run].

## 6. La notion de schéma

On sait que le terme de *schéma* a ressurgi dans la galaxie cognitive par le biais d'une réinterprétation de Bartlett (1932), chez qui *schéma* désignait une structure assimilant le nouveau et le remodelant lors du processus de mémorisation.<sup>10</sup> Cette acception ne correspond pas vraiment à celle que le terme revêt chez Langacker, pour qui elle renvoie à une structure abstraite du donné. Cette filière ne paraît donc pas la bonne.

Avant d'être appliquée à des constructions comme [[N PL] / [ $\emptyset$ -s]], la notion de schéma est d'abord employée pour les unités lexicales et les phonèmes. Dans l'article de 1979, est schématique une caractéristique

abstraite d'une unité plus spécifique, qu'elle soit sémantique ou phonologique (CHAT > MAMMIFERE, k > occlusive ; 1979 : 92). Les unités du langage se répartissent sur deux plans : les caractéristiques générales ainsi abstraites, qui appartiennent au *plan schématique* (*schematic plane*), et les unités réalisées en surface, qui participent au *plan du contenu* (*content plane*).

La notion de schéma correspond donc initialement à celle d'*abstraction*, telle qu'elle s'est construite dans la pensée empiriste à partir du concept d'*aphairesis* ('soustraction') chez Aristote. Chez Aristote, la *soustraction* qualifie le processus logique permettant d'assurer qu'une caractéristique générale s'applique au bon sujet de prédication (Cleary, 1985). Par exemple, 'a la somme de ses angles égaux à deux droit' s'applique à 'triangle' et non pas seulement à triangle rectangle : en soustrayant (*aphairesis*) 'rectangle' à 'triangle rectangle', la généralisation demeure vraie. La bonne généralisation est ainsi celle à laquelle on parvient par soustraction. A ce stade, la notion d'abstraction par exposition récurrente à des formes ayant une caractéristique commune est absente, comme elle le sera encore au Moyen-Age<sup>11</sup>, et n'émerge, autant que je sache, qu'avec l'empirisme anglais. C'est donc de cette notion empiriste que Langacker hérite. Ce faisant, il situe sa théorie dans une opposition séculaire entre "rationalisme" et "empirisme". La résonance de sa propre théorie augmente d'autant et le rapproche d'autres chercheurs, comme Tomasello (2003), qui contestent le modèle chomskyen sur d'autres plans, en particulier son nativisme.

Comme nous l'avons vu, la notion de schéma comme patron constructionnel semble émerger à partir du moment où le site de spécification d'une unité dépendante est analysé comme une représentation abstraite. Son application à des structures complexes (au-delà du morphème ou du mot) est favorisée par deux facteurs : la thèse de la continuité du lexique et de la syntaxe, et la réintégration de la constituance dans la théorie.

## 7. La continuité lexicale / syntaxe

La continuité lexicale-syntaxe est l'idée qu'un cadre d'analyse unique permet de décrire la structure lexicale et la structure syntaxique. Ce cadre unique est en partie fourni par l'entrée massive des notions de figure et fond dans la théorie, peut-être à la suite de Talmy (1972, 1975, 1978).

Dans les études de 1979 et 1981, l'asymétrie figure / fond est appliquée à la fois au niveau lexical et au niveau d'un groupe prédicatif. Au niveau du groupe prédicatif, et à l'instar de Talmy, Langacker assimile le sujet à la figure d'une relation ou d'un procès (désormais appelée *trajector*). Toutefois, à la différence de Talmy, et dans un premier temps, le fond inclut non seulement l'objet mais aussi le procès désigné par le verbe

(1979 : 102). Au niveau lexical, et probablement inspiré par la notion très large de cadre trouvée chez Fillmore<sup>12</sup>, Langacker analyse le designatum d'un morphème ou d'un lexème comme la figure se détachant d'une structure sémantique au sein de laquelle il fait sens.

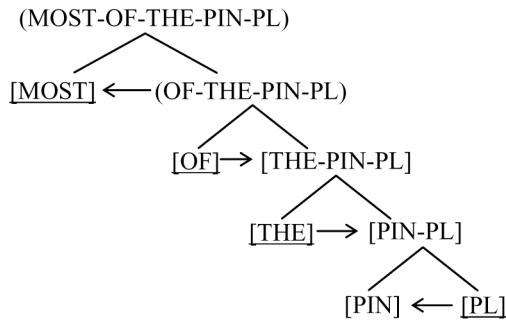
Le rapport figure / fond s'applique en outre à la structure sémantique interne d'un morphème. Par exemple, *fast* localise son *trajector* dans une région correspondant aux vitesses élevées et hors d'une norme qui sert de point de référence. Point de référence "interne" et terme d'une relation (le fond au sens de Talmy) sont tous deux dénommés *landmark*<sup>13</sup>, de sorte que l'asymétrie figure / fond pénètre tous les niveaux d'analyse, depuis le palier "submorphémique" jusqu'à la phrase. De la sorte, l'extension que Langacker donne à la notion de figure est aussi considérable que la variété des fonds par rapport auxquels une figure est définie, qu'il s'agisse d'une relation "interne" (valeur / échelle pour FAST), d'une relation partie / "base" (PHALANGE par rapport à doigt), d'un réseau (ONCLE par rapport à un réseau de parenté) etc. (Langacker 1981, 1986).

Dans cette conception, il n'y a pas de différence de nature, quant à la complexité sémantique, entre *this printer*, *this printer prints fast*, *this printer prints your photos fast*. En dehors du fait de "profilier" un terme de la relation ou la relation elle-même, ces syntagmes ne font qu'actualiser un potentiel sémantique associé à PRINT, selon des contraintes plus ou moins fortes réglées par la grammaire et la sémantique de sa langue. Le complément *photos* ne fait que spécifier une structure saillante de PRINT (la transitivité enregistrant cette saillance ; Langacker 2000a : 80), et l'adverbe *fast* ne fait que qualifier le décours temporel du procès, c'est-à-dire une facette de son profil. Toutefois, l'actualisation d'une facette n'est que modulée par le potentiel sémantique de l'unité, et la combinatoire grammaticale dépend de l'usage : le complément de PRINT est saillant mais facultatif. De même, que *of* soit possible dans *all (of) the N* n'est pas attendu parce que le cas où la partie (*all of*) est équivalente au tout (*the N*) constitue une application dégénérée de la relation partie / tout désignée par *of* (Langacker 1982 : 34). Le locuteur ne peut se fier totalement à ce genre d'attente, qui exclurait *of*, et doit prendre acte du fait que la grammaire de sa langue permet deux images d'une même situation (avec *of*, l'image d'une partie s'étendant aux limites du tout, ou bien, sans *of*, l'image d'une totalité).

## 8. Constituance et processus de composition

Prolongeant la continuité lexicale-syntaxe permise par la généralisation du rapport figure / fond, à partir de l'étude de 1982, Langacker récupère la constituance au moyen d'arbres syntaxiques où opère un même principe de composition, qui forme des unités lexicales comme des constructions

syntactiques. Un arbre se construit ainsi : on prend l'élément dépendant le plus large, et dans cet élément l'unité dépendante la plus enchâssée qu'on spécifie en suivant la structuration en constituants "classique". Sur la figure de droite ci-dessous, qui donne la structure en constituants du syntagme *most of the pins*, l'unité dépendante la plus enchâssée est le morphème du pluriel, noté [PL]. Les unités sont entre crochets, les structures composées qui n'ont pas atteint le statut d'unité sont entre parenthèses, et les têtes (*profile determinants*) sont soulignées. Les flèches indiquent le sens de la composition, depuis le composant dépendant vers le composant autonome (Langacker 1982, p.36).<sup>14</sup>



**FIG. 8 : structure en constituants de *most of the pins***

*Pins* a à la fois un haut degré d'unité (*pins* est une séquence bien attestée, probablement mémorisée sous sa forme déjà construite) et un haut degré d'analysabilité (*pins* réfère à une pluralité d'objets singuliers, à la différence de *trousers*).<sup>15</sup> *The pins* a les mêmes propriétés, tandis que *most of the pins* n'a vraisemblablement plus le statut d'une unité, à la différence de *most of the time* par exemple. En outre, un syntagme peut être difficilement analysable (songeons à une expression idiomatique "extragrammaticale" du type *by and large* ; cf. Fillmore et al. 1988). Il s'ensuit que degré d'unité et analysabilité ne sont pas caractéristiques d'un niveau de constituance donnée. La combinatoire des signes n'est donc à aucun niveau entièrement libre ou entièrement contrainte. Il faut que voisinent, dans l'esprit des locuteurs, des structures flexibles et des structures plus ou moins figées. C'est là un aspect central de la linguistique fondée sur l'usage.

## 9. Schématisation et catégorisation

Trois innovations caractérisent le stade suivant de la théorie : (1) certaines règles transformant une unité en une autre sont traitées comme des unités schématiques ; (2) le "plan schématique" éclate de fait en une multitude de niveaux de schématisation ; (3) la notion de catégorisation, issue de Rosch,

est ajoutée à celle de schématisation, et les deux sont étendues à un vaste ensemble de phénomènes.

### 9.1. La règle comme unité : le cas du participe passé

La première règle de transformation traitée comme une unité concerne le participe passé. Le participe passé désigne une relation stative, mais il exprime aussi un rapport de cette relation au procès évoqué par le verbe dont il dérive. Ainsi, *swollen* désigne une relation à une entité mais indique aussi que cette relation est finale dans le procès évoqué par *swell*. La première représentation que donne Langacker de cette double facette consiste à séparer le mode de donation statif et le procès évoqué (Langacker 1982: 59). Sur la figure ci-après, la ligne ondulée renvoie à un procès perfectif (au sens langackerien de procès limité de fait dans le temps et compatible avec la forme progressive). Les lignes pointillées de correspondance indiquent que c'est l'état final de ce procès qui est profilé par *swollen*.<sup>16</sup>

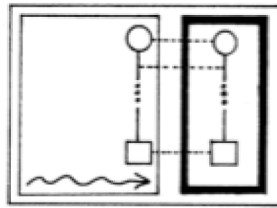


FIG. 9 : participes passés du type *swollen*

Langacker reviendra ensuite sur cette analyse (1991, p.201s). Cette fois, la représentation ressemble davantage à une règle transformant une base verbale en un participe passé. Contrairement à la représentation précédente, la recatégorisation en participe passé ne fait pas disparaître au niveau de l'unité [participe passé] la relation au procès évoqué.

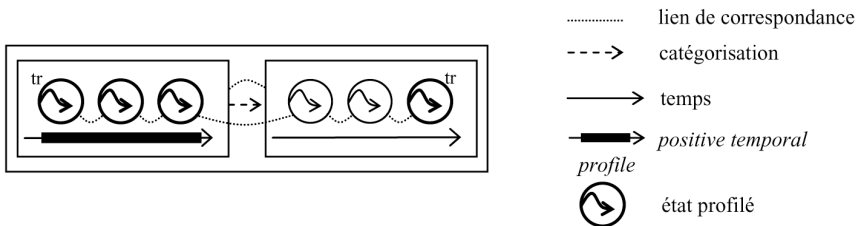


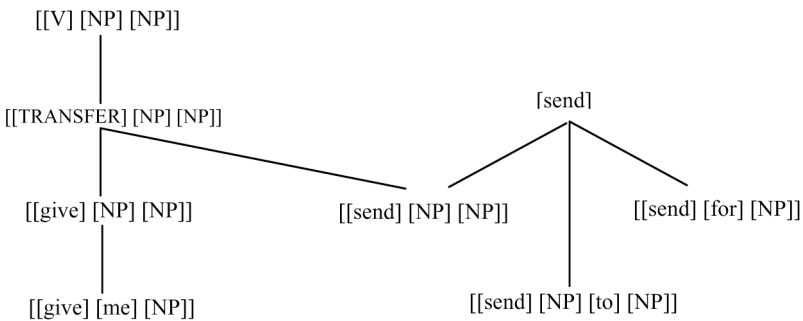
FIG. 10 : participes passés du type *swollen*

Dans la nouvelle représentation, le participe passé est un décalque légèrement modifié de la base verbale. Cette opération d'instanciation avec modification éventuelle d'un schéma préexistant est typiquement ce que

Langacker appelle désormais une *catégorisation*. Il s'agit d'un processus cognitif général s'appliquant au-delà du langage, ce qui justifie en retour le mode de représentation. La catégorisation constitue ainsi une routine cognitive, et acquiert le statut d'unité.

## 9.2. Eclatement du plan schématique

Le plan schématique était initialement envisagé comme une strate contenant les unités schématiques. Le problème est qu'un schéma est susceptible d'inclure des éléments à différents degrés de schématicité, y compris des éléments de surface. La figure ci-après illustre ce point (Langacker 2000a : 123, 2000b : 34). La construction  $[[send] [NP] [NP]]$  est catégorisée par le schéma  $[send]$  qui est une unité abstraite des multiples constructions où *send* est employé. Elle est aussi catégorisée par le schéma de la construction ditransitive où le premier groupe nominal est un bénéficiaire, ce schéma subsumant lui-même d'autres verbes ditransitifs et étant catégorisé à son tour par le schéma ditransitif complètement général  $[[V] [NP] [NP]]$ .



**FIG. 11 : quelques schémas associés à la construction ditransitive de *send***

L'idée d'un ensemble de patrons constructionnels pourvus d'un sens et à de multiples niveaux de schématicité me semble nouvelle. Les taxèmes de Bloomfield étaient par exemple des constructions uniformément schématiques, du type actor-action (*John ran away* ; Bloomfield, 1935 : 266s). Mais l'invocation de multiples niveaux de schématicité au sein d'une même construction était implicite dans un modèle où le site de spécification d'une unité dépendante était considéré comme une unité schématique. Elle converge bien sûr avec les travaux de Fillmore (notamment Fillmore *et al.*, 1988) et de Goldberg (1992, 1995), la figure 11 ci-dessus étant d'ailleurs une reprise de Goldberg.<sup>17</sup>



### 9.3. Catégories et prototypes

La théorie du prototype issue de Rosch (1977) a été importée en linguistique au tournant des années 70-80 (par ex. Brugman, 1981 ; voir cependant l'influence précoce qu'elle a eue sur Lakoff in Lakoff, 1973). Cette importation n'a d'ailleurs retenu qu'une forme expurgée de la théorie.<sup>18</sup> Langacker, comme d'autres, l'applique au traitement de la sémantique lexicale, en particulier au problème du vague et de la polysémie (Langacker, 1988). Au-delà de ces questions de sémantique, un des principaux bénéfices de la théorie de la catégorisation est de permettre de penser les généralisations « floues », que Langacker appelle « extensions », et qu'il range sous la notion générale de catégorisation. Le concept d'extension sert à rendre compte des cas où un composant schématique ne peut être considéré comme « immanent » à ses instances. Tel est le cas, par exemple, d'un phonème et de ses allophones, si l'on admet que le phonème n'est pas « contenu » dans tel allophone comme MAMMIFERE est contenu dans CHAT (Langacker, 1988 : 141). D'un autre côté, à un palier d'abstraction supérieur, Langacker accepte l'existence cognitive d'éléments plus abstraits, neutralisant éventuellement un contraste (donc des archiphonèmes) et « contenus » cette fois dans les phonèmes les instanciant. Peut-être par analogie avec cette solution apportée à des questions de phonologie et de morphophonémique, et de peur de perdre le bénéfice de schémas généraux et productifs (par exemple [[NP] [VP]]), Langacker fait l'hypothèse que les processus d'extension et d'abstraction (« schématisation ») sont conjoints : toute extension entraîne un mouvement vers l'abstraction, toute addition d'un membre à une catégorie implique la formation d'un schéma subsumant ce membre et les membres préexistants.<sup>19</sup>

Si, dans le réseau des acceptions d'un morphème, le prototype est une acception, à quoi correspond-il dans le cas d'une famille de formes ou de constructions ? Si analyser ou produire une construction revient à la catégoriser et si les schémas susceptibles de catégoriser cette construction sont à différents niveaux d'abstraction, que devient la notion de prototype ? Le degré d'enracinement (*entrenchment*) d'une forme est ici décisif. S'agissant par exemple de la formation du passé des verbes anglais, Langacker considère que c'est la forme la plus régulière qui a le statut de « prototype » (Langacker, 1988 : 154). Dans le cas où une forme est irrégulière, elle est avalisée par le fait qu'une unité déjà constituée lui préexiste en mémoire. La forme *sang* est avalisée parce qu'elle correspond à une unité *sang* mémorisée. A un niveau supérieur d'abstraction, comme tout patron récurrent (*sing* > *sang*, *spring* > *sprang*, *ring* > *rang*) est susceptible de produire un schéma (ici [...iŋ] ... > ... æŋ...), une forme proche de ce schéma peut être avalisée par lui, et donner lieu à des « erreurs » ou à

des formations minoritaires (dialectales, comme *bring* > *brang*). Il s'agit là d'un modèle compétitif de reconnaissance et production des formes, d'où le rapprochement avec le connexionnisme (Langacker, 2000b).

Si l'on est fidèle à la notion roschienne de prototype, le schéma régulier ne devrait pas avoir le statut de prototype : il a peu d'attributs (est moins spécifique qu'un sous-schéma comme [...iŋ ... > ... æŋ...]) et a une faible « distinctivité » (*-ed* est associé aussi aux participes passés et non uniquement aux passés). Telle est d'ailleurs la conclusion de Bybee et Slobin dans une étude sur les verbes irréguliers qui anticipe sur celle de Langacker (mais que Langacker 1988, étonnamment, ne cite pas ; Bybee & Slobin, 1982, Bybee & Moder, 1983).<sup>20</sup> Selon eux, les catégories « naturelles » à la Rosch sont plutôt définies au niveau des sous-schémas. Les sous-schémas ont en effet davantage d'attributs et, dans le cas des passés en *-æŋ*, donnent lieu à des effets de typicalité et de ressemblance de famille. *Began* a par exemple un passé en *æ* mais pas de vélaire finale ; il n'a qu'une ressemblance de famille avec *sang*. Cette divergence trahit le laxisme qui caractérise en linguistique cognitive la notion de prototype, laxisme qui s'exprime en particulier par l'oubli de paramètres comme la distinctivité et la force prédictive d'un attribut.

Les choses se compliquent encore lorsqu'on observe que régularité, productivité ou fréquence ne sont pas les critères nécessaires d'identification du prototype. Comme me l'a fait remarquer l'un des relecteurs de cet article, lorsque Langacker (2009 : ch. 7) définit le prototype du présent par la coïncidence avec le moment de l'énonciation, il n'invoque pas de critère apparenté à la régularité pour étayer ce choix (un tel critère serait ici la fréquence). Langacker renvoie plutôt au privilège de l'expérience immédiate et de son évidence. De là la valeur modale d'immédiateté expérientielle et d'inéluctabilité qui subsume le prototype et les autres valeurs du présent (comme par ex. le présent historique).

Quoi qu'il en soit du prototype formel, constructionnel, ou sémantique, l'importation par Langacker des catégories à la Rosch lui permet de rendre compte des cas où une forme est catégorisée par proximité à une unité mémorisée. Abstraction et catégorisation par « extension » sont ainsi les deux ressources permettant d'obtenir des schémas productifs (ou plus ou moins productifs), et deux piliers d'une grammaire fondée sur l'induction.

## 10. Conclusion

Dans la définition qu'il donne aujourd'hui de la grammaire, « a structured inventory of conventional units », transparait tout ce que Langacker a progressivement rejeté : « inventaire structuré » s'oppose à « processus génératif », et « unité conventionnelle » s'oppose à « structure systématiquement calculable » (Langacker, 1987 : ch. 2). Nous avons vu que ce rejet est

passé par l'abandon des transformations entre paraphrases sémantiques, par l'idée que les formes de surface ont leur propre justification, par la mise au premier plan du parallélisme forme / sens et la disparition de structures profondes, y compris sémantiques. La linguistique qui est issue de ce rejet est une théorie basée sur le signe et la dépendance, la continuité du lexique et de la syntaxe, et l'extraction de régularités, de schémas abstraits et de catégories à partir de l'usage des signes. La linguistique fondée sur l'usage s'est ainsi construite sur l'idée que les dépendances entre signes sont sémantiquement motivées, conventionnelles, et seulement partiellement systématiques.

Mon premier but ayant été de présenter l'évolution de Langacker, je n'ai pu discuter ici d'autres arguments en faveur d'une linguistique fondée sur l'usage. Certains de ces arguments invoquent, par exemple, la sous-détermination du sens par les signes : la grammaire est un inventaire d'unités parce qu'elle n'est pas algorithmique ; elle n'est pas algorithmique parce que tout peut intervenir dans le calcul du sens (le calcul du sens est une activité de résolution de problème, cf. Langacker, 1986 : 19) ; parce que le langage figuré en fait partie, et donc il y a de nombreuses extensions « lâches » ; parce que l'apport sémantique des unités sous-détermine l'interprétation.<sup>21</sup> Autrement dit, instancier une règle n'est pas donner une recette pour construire la signification complète. L'usage, entendu ici comme l'ensemble des paramètres d'une situation de communication donnée et la part de convention irréductible au calcul compositionnel, permet seul de spécifier complètement cette signification.

Langacker peut être placé dans le courant qui, de Chafe à Fillmore, a contesté la grammaire générative au nom de l'idiomaticité et plus généralement des restrictions portant sur la combinatoire des signes. Le rôle de Bolinger a dû compter aussi et ses objections au transformationnalisme sont importantes (comme le notent Legallois & Gréa, 2006). Langacker s'est ainsi inscrit dans un mouvement de la linguistique qui a réévalué le rôle de la sémantique, et a contesté le modèle génératif au nom de l'idiosyncrasie, de la convention, et d'une conception empiriste et inductive de la grammaire.

## NOTES

1. On en trouvera d'ailleurs des échos dans la théorie des nominalisations de Langacker lui-même (Langacker, 1991 : 32).

2. La date de 1967 correspond au retour de Chomsky sur la scène universitaire après une année sabbatique. C'est lors de ce retour qu'il prend position contre l'orientation que prenait la sémantique générative, attitude qui suscite un « terrible étonnement », selon le mot de Jackendoff (Harris, 1993 : 139).

3. Pour plus de détails sur la question du passif, voir Fortis (2010b).

4. Les questions polaires sont traitées comme des réductions de constructions en *either... or...*, dont ne subsisterait que le premier membre de l'alternative (*either he can swim or he cannot swim* serait donc glosé comme WH+OR [[he can swim] [not [he can swim]]] et donnerait par transformations successives *can he swim ?* (Langacker, 1974a).

5. L'exemple est d'ailleurs repris tel quel, et à titre d'illustration de la Grammaire Cognitive, dans Langacker (2009 : 32-33).

6. Montée du sujet (*Subject Raising*) : *Everyone thought Malcom was in Switzerland* ⇒ *Everyone thought Malcom to be in Switzerland* ; montée du prédicat (*Predicate Raising*) : CAUSE (BECOME (NOT (ALIVE))) ⇒ CAUSE (BECOME (DEAD)) ⇒ CAUSE (DIE) ⇒ *kill* ; montée de la négation (*Negative Raising*) : *I believe that you should not drink vinegar* ⇒ *I do not believe that you should drink vinegar* ; tough-movement : *it is tough to solve this problem* ⇒ *this problem is tough to solve*.

7. Une autre raison du choix de ce terme pour désigner la première version de la Grammaire Cognitive est la description localiste que donne Langacker (1978) des temps et modalités.

8. Selon Chafe, "the total human conceptual universe is dichotomized initially into two major areas. One, the area of the verb, embraces states (conditions, qualities) and events ; the other, the area of the noun, embraces "things" (both physical objects and reified abstractions)" (Chafe 1970 : 96). Langacker (1972) a consacré à Chafe (1970) le plus long compte rendu qu'il ait jamais rédigé. Il est manifeste qu'il a considéré cet ouvrage comme très important.

9. Le terme apparaît dans l'article de 1979 (p. 96) : "The matching subconfiguration within the dependent structure will be termed an "elaboration site" (e-site), so called because this substructure typically stands in a schematic relation to the autonomous structure as a whole."

10. Plus lointainement, elle vient de Kant, mais d'un Kant probablement vu au prisme de Herbart (l'ombre de la "masse aperceptive" de Herbart plane encore sur le schéma de Bartlett).

11. Il est notable, ainsi que le remarque de Libéra, que pour Duns Scot "*une seule perception sensible* suffise pour que l'intellect puisse former les concepts universels correspondants, et pour Occam, *un seul acte de connaissance intellectuelle abstraite* d'un singulier suffise pour que l'esprit puisse former à son sujet un concept spécifique de soi applicable à tous les singuliers maximalelement semblables" (1996 : 20).

12. "By the term *frame*", dit-il, "I have in mind any system of concepts related in such a way that to understand any one of them you have to understand the whole structure in which it fits" (Fillmore 1982 : 111).

13. Le terme est emprunté à Miller et Johnson-Laird (1976).

14. Les principes de composition illustrés ici valent pour les structures canoniques. Les constructions non prototypiques (exocentriques, supplétives etc.) sont discutées dans Langacker (2009 : 18s). On remarquera que le statut d'unité est contraint par la constituance (Langacker ne dit pas que [most of the GN] est une unité par exemple). Ce point de vue différencie Langacker de Fillmore. Ce dernier envisage des unités idiomatiques défiant la structure en constituants.

15. Sur le gradient d'analysabilité ("partial compositionality") voir, entre autres passages, Langacker (2000 : 151s), qui donne l'exemple de *squealer* > *complain* > *computer* > *propeller* > *drawer*, où l'analyse de chaque *V-er* en 'quelque chose qui V' est de plus en plus opaque.

16. Dans cet article, Langacker représente tous les procès comme des relations, même ceux correspondant à des verbes intransitifs (d'où le cercle et le carré, censés représenter *trajector* et *landmark*).

17. Goldberg (1995) reprend elle-même Green (1974), qui, travaillant dans l'orbite de la sémantique générative, me semble être la première responsable du renversement de point de vue que constituait le fait de dire que des constructions de surface pouvaient avoir de multiples sources sémantiques. Pour une revue des grammaires de construction, voir Legallois et François (2006).

18. La théorie a été dépouillée des aspects qui relevaient d'une approche réaliste (les catégories reflètent la structure corrélationnelle de l'environnement), pragmatiste (les catégories procurent un bénéfice inférentiel : d'un indice identifiant une catégorie on peut déduire d'autres propriétés) et différentielle (les prototypes et les catégories tendent à maximiser les différences d'avec d'autres membres d'une même catégorie ou d'autres catégories) (voir Fortis, 2010a).

19. Cette hypothèse dévie de la théorie du prototype, qui rend compte de la solidarité d'une catégorie par la ressemblance de famille et le *contraste* avec des catégories voisines.

20. En ce qui concerne les verbes irréguliers, Bybee et Slobin emploient eux aussi la notion de schéma, qu'ils substituent à celle de règle. Ils semblent eux-mêmes s'inspirer de la thèse d'un étudiant de Bybee, David Zager, qui avait suggéré d'appliquer la notion roschienne de « catégorie naturelle » aux classes morphologiques (Bybee & Moder, 1983 : 257).

21. « Observe that 'pencil sharpener' has a conventional meaning which is considerably more specific than anything derivable compositionally from the meanings of its parts - a pencil sharpener is not simply 'something that sharpens pencils'. » (Langacker, 1986 : 19).

## RÉFÉRENCES

- BAKER C. LeRoy, 1970, « Notes on the description of English questions : The role of an abstract question morpheme », *Foundations of Language*, 6, p. 197-219.
- BARTLETT F.C., 1932, *Remembering*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BLOOMFIELD L., rev. ed., 1935, *Language*, London, George Allen & Unwin.
- BRUGMAN C., 1981, « The story of *over* », Master's thesis, U.C. Berkeley.
- BYBEE J. L. & MODER C. L., 1983, « Morphological Classes as Natural Categories », *Language*, 59(2), p. 251-270.
- BYBEE J. L. & SLOBIN D. I., 1982, « Rules and Schemas in the Development and Use of the English past Tense », *Language*, 58(2), p. 265-289.
- CHAFE W., 1970, *Meaning and the Structure of Language*, Chicago, The University of Chicago Press.

- CLEARY J., 1985, « On the terminology of 'abstraction' in Aristotle », *Phronesis*, 30(1), p. 13-45
- DE LIBÉRA A., 1996, *La querelle des universaux de Platon à la fin du Moyen-Age*, Paris, Le Seuil.
- FILLMORE, C. J., 1968, « The case for case », in BACH E. & HARMS R. T. (eds), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, Rinehart & Winston, p. 1-88.
- FILLMORE C. J., 1982, « Frame semantics », in The Linguistic Society of Korea (eds), *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul, Hanshin, p. 111-37.
- FILLMORE C. J., 2003 [1969], « Types of lexical information », in FILLMORE C., *Form and meaning in language*, Stanford, CSLI Publications, p. 141-174 [repris de KIEFER F. (ed.), 1969, *Studies in Syntax and Semantics*, Reidel, Dordrecht, p. 109-137].
- FILLMORE C. J., KAY P. & O'CONNOR M. C., 1988, « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions : The Case of *Let Alone* », *Language*, 64(3), p. 501-538.
- FORTIS J.-M., 2010a, « De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch », *Corela* 8(2).
- FORTIS J.-M., 2010b, « De la grammaire générative à la grammaire cognitive : origines et formation de la théorie de Ronald Langacker », *Histoire Epistémologie Langage*, 32/II, p. 109-149.
- GOLDBERG A., 1992, « The inherent semantics of argument structure. The case of the English ditransitive construction », *Cognitive Linguistics*, 3, p. 37-74.
- GOLDBERG A., 1995, *Constructions : A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, The University of Chicago Press.
- GREEN G. M., 1974, *Semantics and syntactic regularity*, Bloomington, Indiana University Press.
- HARRIS R. A., 1993, *The Linguistic Wars*, Oxford, Oxford University Press.
- HUCK G. J. & GOLDSMITH J. A., 1998, « On Comparing Linguistic Theories », *Historiographia Linguistica*, 25(3), p. 345-372.
- KATZ J. J. & Postal P. M., 1964, *An Integrated Theory of Linguistic Descriptions*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- LAKOFF G., 1973, « Hedges : A study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts », *Journal of Philosophical Logic*, 2, p. 458-508.
- LANGACKER R. W., 1965, « French interrogatives : A transformational description », *Language*, 41, p. 587-600.
- LANGACKER R. W., 1966, *A Transformational Syntax of French*, Urbana, University of Illinois, doctoral dissertation.
- LANGACKER R. W., 1968, « Observations on French Possessives », *Language*, 44(1), p. 51-75.
- LANGACKER R. W., 1969, « Mirror Image Rules II : Lexicon and Phonology », *Language*, 45(4), p. 844-862.
- LANGACKER, R. W., 1972, « Review : Wallace L. Chafe, *Meaning and the Structure of Language* », *Language*, 48, p. 134-161.
- LANGACKER R. W., 1973 [1967], *Language and its structure. Some fundamental linguistic concepts*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.



- LANGACKER R. W., 1973a, « Predicate Raising : Some Uto-Aztecan Evidence », KACHRU B. *et al.* (eds), *Issues in linguistics : Papers in honor of Henry and Renée Kahane*, Urbana, University of Illinois Press, p. 468-491.
- LANGACKER R. W., 1973b, « French interrogatives revisited », CASAGRANDE J. & SACIUK B. (eds), *Generative Studies in Romance Languages*, Rowley, Newbury House, p. 36-69.
- LANGACKER R. W., 1974a, « The Question of Q », *Foundations of Language*, 11, p. 1-37.
- LANGACKER R. W., 1974b, « Movement rules in functional perspective », *Language*, 50, p. 630-64.
- LANGACKER R. W., 1975, « Functional stratigraphy », *Papers from the parasession on functionalism*, Chicago, Chicago Linguistic Society, p. 351-397.
- LANGACKER R. W., 1976, « Semantic representations and the linguistic relativity hypothesis », *Foundations of Language*, 14, p. 307-357.
- LANGACKER R. W., 1978, « The form and meaning of the English auxiliary », *Language*, 54, p.853-882.
- LANGACKER R. W., 1979, « Grammar as image », *Linguistic Notes from La Jolla* 6, La Jolla (Cal.), p. 87-126.
- LANGACKER R. W., 1981, « The integration of grammar and grammatical change », *Indian Linguistics*, 42, p. 82-135.
- LANGACKER R. W., 1982, « Space Grammar, analysability, and the English passive », *Language*, 58(1), p. 22-80.
- LANGACKER R. W., 1986, « An introduction to cognitive grammar », *Cognitive Science*, 10, p. 1-40.
- LANGACKER R. W., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar, vol. 1 : Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W., 1988, « A usage-based model », in RUDZKA-OSTYN B. (ed.), *Topics in cognitive Linguistics*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins, p. 127-161.
- LANGACKER R. W., 1991, *Foundations of Cognitive Grammar, vol. 2 : Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W., 2000a, *Grammar and Conceptualization*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- LANGACKER R. W., 2000b, « A dynamic usage-based model », in BARLOW M. & KEMMER S. (ed.), *Usage-based models of language*, Stanford, CSLI Publications, p. 1-63.
- LANGACKER R. W., 2009, *Investigations in Cognitive Grammar*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- LEES R. B., 1960, *The Grammar of English Nominalizations*, The Hague, Mouton.
- LEGALLOIS D. & FRANÇOIS J., 2006, *Autour des grammaires de construction et de patterns*, Cahier du Crisco, 21.
- LEGALLOIS D. & GRÉA P., 2006, « La grammaire de construction », in LEGALLOIS D. & FRANÇOIS J., p. 5-27.
- MCCAWLEY J., 1976 [1971], « Prelexical syntax », Georgetown University, Monograph Series on Languages and Linguistics 24, p. 19-33 [repris dans MCCAWLEY J., 1971, *Grammar and Meaning*, p. 343-5].

- MILLER G. A. & JOHNSON-LAIRD P. N., 1976, *Language and Perception*, Cambridge, Mass., Harvard UP.
- MORGAN J. L., 1969, « On arguing about semantics », *Papers in Linguistics*, 1, p. 49-70.
- ROSCH E., 1977, « Human categorization », in WARREN N. (ed.), *Advances in Cross-Cultural Psychology*, Londres, Academic Press, p. 1-71.
- ROSS J. R., 1970, « On declarative sentences », in JACOBS R.A. & ROSENBAUM P.S. (eds), *Readings in English Transformational Grammar*, Washington, Georgetown University Press, p. 222-272.
- TALMY L., 1972, *Semantic Structures in English and Atsugewi*, Dissertation, Univ. of California, Berkeley.
- TALMY L., 1975, « Figure and Ground in complex sentences », in *Papers from the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, p. 419-430.
- TALMY L., 1978, « Figure and Ground in complex sentences », in GREENBERG J. H. (ed.), *Universals of Human Language, vol. 4 : Syntax*, Stanford, Stanford University Press.
- TOMASELLO M., 2003, *Constructing a Language : A Usage-based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- ZAGER D., 1980, *A Real-time Process Model of Morphological Change*, Buffalo, SUNY dissertation.